

La chasse au bonheur

Odette Bourdon, *Ramasse-toi ou crève*, Montréal, Louise Courteau éditrice 1990, 180 p.

Jean-Yves Dupuis, *Péchés de vieillesse*, Longueuil, Le Préambule, 1990, 1130 p.

Gabrielle Pascal

Numéro 61, printemps 1991

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/38397ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Éditions Valmont

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Pascal, G. (1991). Compte rendu de [La chasse au bonheur / Odette Bourdon, *Ramasse-toi ou crève*, Montréal, Louise Courteau éditrice 1990, 180 p. / Jean-Yves Dupuis, *Péchés de vieillesse*, Longueuil, Le Préambule, 1990, 1130 p.] *Lettres québécoises*, (61), 12–13.

Odette Bourdon, *Ramasse-toi ou crève*, Montréal, Louise Courteau éditrice 1990, 180 p., 16,95 \$.
Jean-Yves Dupuis, *Péchés de vieillesse*, Longueuil, Le Préambule, 1990, 130 p.

ROMAN
Gabrielle Pascal

La chasse au bonheur

Le titre du premier roman d'Odette Bourdon, journaliste et scénariste,

***Ramasse-toi ou crève*, claque comme une bannière au vent et donne**

le ton de son récit que dominant vigueur et verdeur.



Pour sujet, elle choisit la quête du bonheur que poursuit Mylène, son héroïne, abandonnée par Pierre, écrivain et son compagnon pendant dix ans. Pour raconter cette expérience, l'auteure adopte une perspective dynamique qui consiste à métamorphoser en parcours de combattante ce qui pourrait n'être qu'un chemin de croix.

Le chemin de croix

L'originalité de ce roman consiste en une structure interne qui donne son rythme au récit. Il s'agit des étapes intérieures vécues par l'héroïne et qui ajoutent leur chronologie émotionnelle au déroulement temporel. Elles apparaissent comme une série de combats livrés par Mylène contre «cette mort installée au centre de sa vie». (p. 15) Les premières attaques la prennent au dépourvu et lui viennent de la mémoire qui la mitraille sans répit. L'auteur fait bien sentir ces vibrations du chagrin qui conduisent parfois l'héroïne au bord de l'évanouissement et l'isolent encore plus que sa nouvelle solitude. Aux coups de jarnac du chagrin se joignent les humiliations que Mylène s'inflige: «Si on la voit seule, on devinera qu'on vient de la plaquer là et qu'elle n'est plus rien.» (p. 41) Ce rejet sentimental remet en question son identité tout entière, car Mylène est de celles qui trouvent leur bonheur dans les voluptés de l'attachement. Et c'est sans préavis que son compagnon l'a quittée en rendant à leur mère ses deux filles d'un premier mariage, qu'elle a élevées pour lui pendant dix ans. Les plus cruelles douleurs lui viennent du spectacle du nouveau couple formé par le «traître» avec Jacinthe, une poétesse qui l'a séduit. Pierre lui a pourtant maintes fois dit qu'ils vieilliraient

ensemble et que «même si un jour elle partait, il n'y aurait jamais d'autres femmes dans sa vie». (p. 46) Odette Bourdon montre avec lucidité comment le rejet subi engendre chez la victime la certitude de l'avoir mérité et d'être coupable. Son héroïne est montrée comme finissant par douter qu'ait jamais existé cet amour dont Pierre lui parlait et qui, si soudainement, s'est tari: «Après tout, pourquoi l'aurait-il aimée, elle? [...] Non, Mylène en est persuadée, elle ne peut pas plaire.» (p. 47) ***Dans ce roman d'une rupture, l'auteure décrit les problèmes d'identité qui engendrent jusqu'au désir de s'effacer tout à fait, c'est-à-dire de se suicider.*** C'est d'ailleurs la dernière étape du chemin de croix de Mylène, qui ne reste en vie que grâce au hasard.

Le parcours de la combattante

Après cette tentative désespérée, l'héroïne parvient à communiquer son chagrin pour la première fois en écrivant à son amie Nicole. Dès les premières lignes, elle sent tout le soulagement que lui apportent les mots en lui permettant de pleurer: «Elle pleure presque en silence. Son chagrin se transforme en une musique à peine perceptible.» (p. 54) Chez ses parents, silencieusement compatissants, elle parvient enfin à se rendre à l'évidence et à accepter le deuil qui lui est imposé. Les autres étapes se succèdent: l'héroïne partage son chagrin avec une amie qui a vécu la même expérience; il y a aussi dans sa vie, Vincent, ancien ami du couple, qui n'hésite pas à la consoler, sans quitter pour autant sa petite famille et en lui cachant qu'il a une maîtresse; un jour, Mylène achète un gros cahier pour en faire son journal et y décrire sa nouvelle vie dans laquelle, en effet, rien n'est



Odette Bourdon

comme avant puisque, désormais, elle a appris «à conjuguer sa vie à la première personne du singulier». (p. 137)

Ce roman, qui fait d'un abandon dramatique l'événement déclencheur d'une initiation à soi-même, offre une lecture tonique. Odette Bourdon limite son récit à des événements très quotidiens, sans grand souci de la mise en scène littéraire. Mais elle construit parfaitement ce premier roman en fonction d'étapes initiatiques — et pas trop didactiques — pour décrire avec un réalisme très vivant le combat toujours original qui mène à l'autonomie personnelle sans imposer le renoncement au bonheur.

Un tête à tête imprévu

Dans son quatrième roman, Jean-Yves Dupuis choisit un sujet assez rarement abordé, celui de la vieillesse. L'originalité de son récit consiste à établir un dialogue entre une femme âgée et un jeune homme, et surtout à trouver, pour parler de la vieillesse, un ton personnel. D'emblée, le romancier écarte le point de vue conventionnel pour créer un personnage de vieille femme, irrespectueux et souvent drôle. Jamais, par exemple, il ne la qualifie de «dame» mais l'irrespect qu'il lui attribue et avec lequel son héros la traite n'empêche pas la bienveillance, car il engendre entre eux une égalité humaine plus séduisante que la convention distanciatrice des égards. C'est ce qu'exprime le héros Luc Dandurand quand il dit à Francine Bordeleau: «Avec vous, on peut laisser tomber une certaine forme de respect, qui crée des barrières entre les gens.»

(p. 54) Ainsi s'établit entre eux une relation «vivante», bien qu'ils n'aient guère en commun que leur lieu de résidence, un bâtiment habité par des personnes âgées.

Le jeu du bonheur

Les deux héros sont montrés comme cherchant l'une à combler le vide de son existence quotidienne, l'autre à oublier les soucis d'argent que son maigre salaire de journaliste rend insolubles. Le contrat implicite qui sous-tend leur relation consiste à se dire toute la vérité. **L'auteur crée ainsi des dialogues vivants, souvent cocasses et jamais ennuyeux.** Les harmonies qu'il tire du registre comique donnent de l'éclat aux situations les plus ternes. Le rapport symbolique mère-fils, traité sur le mode du non-sérieux, dure aussi longtemps que chaque héros respecte la loi du comique, à savoir comme le dit Bergson, après Freud, le renoncement à l'investissement. C'est Francine qui triche, comme elle le fait aux cartes, en introduisant l'émotion, c'est-à-dire la gravité, dans leur relation qui est ainsi rompue. Mais le romancier, lui, rétablit avec maîtrise sa relation non sérieuse en choisissant, comme point final de son roman un tragi-comique aux accents dostoïevskiens. Le seul inconvénient de cet usage continu du comique, c'est peut-être de nuire à la vraisemblance. Il est en effet difficile de s'identifier à ces héros (presque) sans cœur. Mais il faut lire ce roman comme on entre dans un jeu. Et pour l'amateur d'affects, il reste possible d'admirer la performance de Jean-Yves Dupuis, équilibriste de la page ludique. **[Lq]**



NOUVELLES POLITIQUES CONCERNANT LES PUBLICATIONS DE



Lors de la dernière rencontre du comité de direction de la revue *Lettres québécoises*, une résolution adoptée à la majorité propose que, dorénavant, les livres publiés par la maison XYZ fassent l'objet de commentaires critiques dans la revue *Lettres québécoises*.

Compte tenu des risques de conflits d'intérêt, les chroniques seront cependant signées par des collaborateurs choisis à l'extérieur.

Les revues qui traitent de la littérature étant peu nombreuses et devant les récriminations des auteurs «ostracisés», la direction a décidé d'ouvrir ses pages à tous, y compris aux écrivains de la maison XYZ, maison avec laquelle *Lettres québécoises* entretient des relations privilégiées.

André Vanasse
directeur